

L'amour est un doux maître...

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 1

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215285>

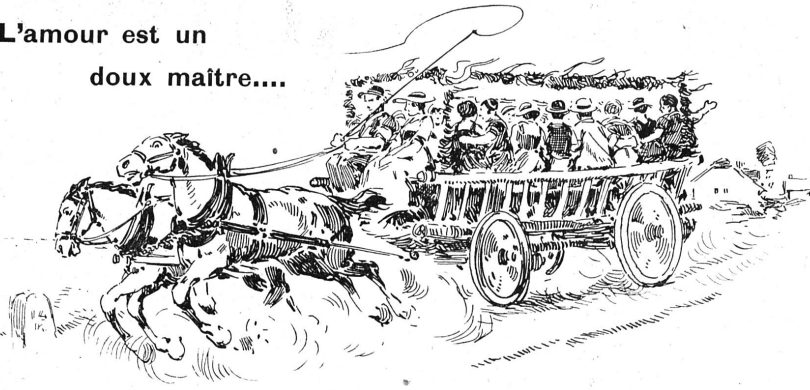
Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'amour est un doux maître...



RANÇOIS Bolomey faisait une cure de cures dans le petit village de Paleyres, qui doit se trouver quelque part dans la Broye, bien qu'il ne m'ait pas été possible de le découvrir sur la carte. Il y tomba amoureux de deux jolis pieds, gentiment posés devant lui sur l'échelle; Cu pidon seul est capable de prendre l'homme à de tels pièges.

Les pieds en question appartenaient à sa cousine Céline, jeune fille vive et gaie, et qui de plus était ce qu'il est convenu d'appeler une belle plante, susceptible d'enlever un prix dans ces concours de beauté qu'organisent les Américains, sans cesse à la recherche d'excentricités.

Il faut toujours se méfier de ces coups de foudre provoqués par les charmes physiques du beau sexe, et leur préférer un amour basé sur une communauté de caractères. François Bolomey n'était pas si naïf que de s'illusionner sur ce qui lui arrivait et quoique sans expérience personnelle, il savait fort bien qu'on peut commettre de grosses bêtises en amour. Il n'hésitait pas parce que Céline était pauvre comme un rat d'église et qu'elle devait gagner sa vie comme pierriste, car il était d'avis que l'argent ne fait pas le bonheur et que souvent même, en ménage, on est plus heureux pauvre que riche; mais de n'avoir vu jusqu'alors sa cousine à l'œuvre que sur une échelle le rendait circonspect.

A mesure que François mangeait, il sentait grandir son amour, bien qu'on eût pu supposer le contraire, et quand il introduisit dans sa bouche la dernière cerise et qu'il en arracha la queue, sa décision était prise: épouser la jeune fille... mais non sans avoir auparavant étudié son caractère, qu'elle savait si bien dissimuler derrière de séduisants sourires.

L'automne venu, la Jeunesse de Paleyres décida d'aller à la bénédiction de Grulefens, et comme Céline faisait partie de la société, François réussit à se faire inviter.

Pour la circonstance, on avait garni un char à échelles de branches de sapin, de drapeaux, et de guirlandes de verdure piquées de roses en papier; de chaque côté du véhicule, une large planche faisait office de banc. Lorsque l'équipage, formé par deux robustes chevaux de paysans, se mit en branle, un formidable cri de joie monta du char et accompagna ce dernier tout le long du chemin. Les garçons de Paleyres sont connus pour de joyeux lurons et les filles pour n'avoir pas froid aux yeux. Les rires de Céline dominaient le brouhaha des conversations et des chants; elle était si jolie ainsi, les yeux brillants de plaisir et montrant toutes ses dents, que François Bolomey sentait fondre son cœur dans sa poitrine.

C'était un de ces jours d'automne où la nature se pare pour un dernier adieu et où les hommes, touchés par tant de beauté, se sentent plus près les uns des autres. Sur la route, le char enguirlandé semblait emporter au trot de ses chevaux les représentants de l'éternelle jeunesse, et vers le ciel continuaient à monter les rires et les chansons. Le voyage ne doit cependant pas s'être passé sans incidents, car le secrétaire dit dans son rapport que vers le pont du Moulin, le char risqua de verser; ceux de droite tombèrent sur ceux de gauche, ce qui donna lieu à une remollée fédérale. Peut-être, nouveaux Pégases, les chevaux voulurent-ils prendre leur vol par dessus la barrière du pont, ou bien de mauvais esprits les poussèrent-ils à jeter à la

rivière tout ce flot de jeunesse, d'amour et de chansons? L'équipage arriva cependant en bon état à Grulefens où « tout le chargement mit pied à terre » pour reprendre l'expression plutôt prosaïque du secrétaire.

D'abord, on forma le demi-cercle et l'on chanta un beau cœur patriotique, puis on se répandit dans le village pour commencer la fête. Les hommes ayant soif, on entra aux *Trois-Suisses* faire une nouvelle provision de gâté. Peut-être cette provision fut-elle trop grande, car le secrétaire écrit encore: « les demoiselles ayant offert un tour de carrousel au président, celui-ci bien que dragon au militaire, n'arriva pas à se tenir d'aplomb. Il expliqua ensuite qu'il n'avait pas l'habitude de tourner comme ça, quand il était sur un cheval ».

Mais l'heure était venue de dîner et c'allait être, de façon fort inattendue pour François Bolomey, un moment décisif pour son amour et pour sa vie. On se rendit aux *XIII-Cantons* chez le père Cardinaux, un de ces braves pintiers qui sont en même temps un peu le papa de leurs clients. Il avait été convenu avec lui de préparer un repas aussi simple que substantiel: un Potage Maggi pois et sa-gou, du lard et des choux. La joyeuse bande se laissa tomber autour de la nappe blanche, comme une troupe de moineaux affamés; les narines agréablement chatouillées par le fumet s'échappant des souprières remplies, chacun se saisit hâtivement de sa cuillère et sans perdre une minute attaqua le menu.

A ce moment-là, Céline se leva et dit dédaigneuse qu'elle n'était pas venue à Grulefens pour manger de la soupe et du lard, car elle pouvait en avoir tous les jours à la maison, que quand on est à la Bénichon, c'est pour manger de la « Crechaule » et qu'elle préférerait courir à la boulangerie en chercher. Elle regarda François, semblant lui dire dans une mimique expressive: « Allons, viens vite avec moi », puis se dirigea vers la porte.

François bouleversé sortit à son tour et rejoignit la fugitive sur le seuil de la maison.

— Oh! comme tu es gentil de m'accompagner, lui dit-elle gracieuse.

— Rien de ça, cria François, tu vas rentrer tout de suite!

— Non, fit-elle entêtée.

— Pourquoi non?

— Je te l'ai déjà dit: un pareil dîner, ma fi non!

— L'as-tu seulement goûtée?

— Non, mais je ne veux rien de ta soupe et de ton lard, voilà!

— Grosse bedoume, laissa-t-il échapper dans sa colère, ne vois-tu pas comme tu te fais remarquer; je te croyais une brave fille de paysan, mais au contraire, tu es fière comme une princesse! Eh bien! sauve-toi et qu'on ne te revoie plus!

Là-dessus, il regagna sa place triste et malheureux, vous pouvez le penser. Il n'avait plus faim et c'est mécaniquement qu'il porta la cuillère à ses lèvres. Si la soupe n'avait pas été excellente, jamais il ne serait arrivé au fond de son assiette. Il songeait à l'ironie du sort qui faisait dépendre son bonheur d'un Potage Maggi et d'un morceau de lard, mais il ne laissa d'abord rien voir de son trouble. Il pensait: après tout, chacun est libre de manger ce qui lui plaît, serait-ce des « rebihes »; mais qu'il y ait des gens assez fiers pour trouver un bon repas indigne d'eux, il ne pouvait pas admettre ça, charrette! — et sans le vouloir, il donna

un violent coup de poing sur la table. Chacun leva la tête de dessus son assiette ou interrompit sa conversation pour lui demander ce qui lui prenait.

— Il pense à la Céline, plaisanta quelqu'un à l'autre bout de la table.

Rageur, François planta sa fourchette dans son lard, comme si celui-ci eût été responsable de la fuite de son bonheur. Les choux, quoique bien cuits, lui semblaient durs et lui rappelaient l'entêtement de Céline.

Mais le repas était fini et les hôtes quittaient peu à peu la table. François se leva un des derniers et comme il allait sortir de la maison, il entendit un gros sanglot dans un local voisin. Machinalement, il poussa la porte restée entr'ouverte.

— Céline, s'écria-t-il, qu'est-ce que tu fais là?

Pour toute réponse, elle se mit à pleurer plus fort.

— As-tu été à la boulangerie?

— Non, dit-elle d'un hochement de tête.

— Mais pourquoi?

— J'ai eu trop de chagrin de t'avoir fait de la peine, ballutia enfin la jeune fille, la voix pleine de larmes.

— Pourquoi n'es-tu pas vite venue manger avec nous?

— J'ai eu peur qu'on se moque de moi.

— Tu dois avoir bien faim, dit-il avec émotion. Il te faut prendre quelque chose?

— Oh oui!

— Alors, qu'est-ce que tu désires?

— Ce que tu voudras, répondit-elle en sanglotant, je le trouverai bon... pourvu que tu me pardonnes! Donne-moi de la soupe Maggi, du lard et des choux, c'est plus que je ne mérite!

— Céline, murmura-t-il remué par tant de repentir, et la prenant dans ses bras... il lui donna un gros baiser. Cette fois, ça y est, dit-il joyeusement en pensant, non pas seulement au baiser comme on pourrait le croire, mais au mariage qu'il venait de décider définitivement, car il avait pu enfin sonder l'âme de l'aimée et voir ce qui se passait dans cette petite tête de femme.

Les deux braves chevaux ont dû, sur le chemin du retour, donner quelque peu de fil à retordre, car le secrétaire dit pour terminer son rapport: « Les deux juments à Jean-David ont de rudes mauvaises habitudes; elles s'arrêtaient devant tous les cafés qui se trouvent sur la route et on avait beau leur taper dessus, pas moyen de les faire avancer! »

J'ai vu rentrer au village, dans la nuit déjà venue, le char garni de verdure et de drapeaux. Du milieu des branches et des guirlandes, des voix claires chantaient joyeuses et conviviales:

L'Amour est un doux maître,

Tu l'ignorais peut-être,

Mais moi, mais moi,

Je le savais pour toi!

Adaptation d'après Richard Schneider.

A PROPOS D'ÉCHANGES

Nous avons reçu trop tard pour publier les lignes suivantes qui complètent de façon fort intéressante la lettre que nous avons insérée samedi dernier sous le titre: « A propos d'échanges. »

Le *Trey* de Montheron se trouve au carrefour des avenues Recordon et d'Echallens, à Lausanne (Montétan). L'abbaye de Montheron possédait dans ces parages un important mas de vignes, en Collonges, aux Echelettes, en Prélaz, et jusqu'en Vuaz, c'est-à-dire jusqu'au Flon. (A noter que les raisins de plants de vignes qu'on plante actuellement sur ces emplacements, ont bien de la peine à mûrir et restent étrangement acides.) Son pressoir est indiqué de 1402, comme étant « en Collonges », au lieu appelé encore aujourd'hui *Trey* de Montheron. Le mot *truy* y désigne ce pressoir. La première mention de ce vignoble remonte à 1256. L'évêque Jean notifie la donation faite au couvent de Montheron par Borcar Valier, bourgeois de Lausanne, d'une vigne en Prélaz sous Collonges. La dime de ces vignes appartenait au chapitre. Il y a donc, pour le dire en passant, sept siècles que la vigne est cultivée à Lausanne, d'où elle disparaît peu à peu, irrémédiablement.